

MARVELOUS PRODUCTIONS ET ECHO STUDIO PRÉSENTENT

**FANNY
ARDANT**

**NAWID
ELHAM**

MA FRANCE À MOI

Un film de
BENOIT COHEN

ELISABETH MARGONI SUZY BEMBA AURORE BROUTIN
Avec la participation de **PIERRE DELADONCHAMPS**

MARVELOUS PRODUCTIONS et ECHO STUDIO

présentent

MA FRANCE À MOI

Un Film de **Benoit Cohen**

Avec

Fanny Ardant

Nawid Elham

Élisabeth Margoni

Suzy Bemba

Aurore Broutin

Avec la participation de

Pierre Deladonchamps

LE 20 DECEMBRE 2023 AU CINÉMA

VISA 152.592 - DURÉE 1H31

Distribution

Pan Distribution

helene@pan-groupe.com

Tél : 01 53 10 42 42

Association J'ACCUEILLE

Marion Louvigné Catrou

marion@jaccueille.fr

Tél : +33 6 29 64 29 19

Presse : I LIKE TO MOVIE

Sandra Corneaux

sandra@iliketomovie.fr

Lucie Raoult

lucie@iliketomovie.fr

Tél : 01 83 81 13 15

SYNOPSIS

France, la soixantaine, vit seule dans son appartement bourgeois de l'est parisien. Lorsqu'elle entend parler à la radio d'une association qui met en contact des personnes réfugiées sans logement et celles ayant la possibilité de les accueillir, elle décroche son téléphone pour se porter volontaire. Quelques jours plus tard, Reza, jeune afghan d'à peine vingt ans, débarque dans sa vie. Ces deux êtres, qui n'ont rien en commun, vont devoir apprendre à vivre ensemble...



Entretien BENOIT COHEN

Cette histoire, vous l'avez vécue. Qu'est-ce qui vous a donné envie de la partager, avec le public ?

Ça a d'abord été une démarche politique. À l'époque où Mohammad est arrivé chez ma mère, j'habitais aux États-Unis et Donald Trump venait d'être élu président. J'ai eu envie de raconter cette histoire de solidarité et d'ouverture d'esprit pour contrebalancer le discours de haine ambiant, animé par le renfermement sur soi-même et la peur de l'autre. Même si j'ai toujours été politisé, mes premiers films étaient plutôt des films de genre, un peu déconnectés de la réalité sociale. Le succès de mon troisième long métrage, Nos enfants chéris, m'a installé dans le registre de la comédie. J'ai continué dans cette veine pendant plusieurs projets mais je ressentais de plus en plus le besoin de parler du monde qui m'entourait. L'élection de Nicolas Sarkozy a été un déclic. Et particulièrement ses lois très répressives envers les sans-papiers. J'ai commencé à écrire un scénario à ce sujet puis je suis parti m'installer en Amérique.

La grande diversité de ma nouvelle ville d'adoption, New York, a renforcé mon désir d'être plus politique. Mes projets ont pris une couleur plus engagée. À commencer par mon premier livre, Yellow Cab, dans lequel je racontais mon expérience de chauffeur de taxi jaune au contact d'immigrants du monde entier tout juste débarqués au pays du rêve américain. Peu de temps après, j'ai eu la chance de rencontrer Mohammad. Je lui ai proposé de me confier son histoire. Nous sommes partis deux jours à la campagne et il m'a tout raconté, d'une traite. Il m'a fait confiance parce qu'il l'avait accordé à ma mère quelques semaines plus tôt. C'était une des premières fois depuis son long périple que cela lui arrivait. C'est une expérience inédite d'être face à quelqu'un qui vous raconte sa vie, d'un bloc. En général, cela prend du temps d'apprendre à connaître les gens. C'était vertigineux, aussi bien pour moi que pour lui. Je sentais que ça lui faisait du bien. Comme une psychothérapie accélérée. Plus je l'écoutais, plus j'étais convaincu que raconter son histoire pourrait donner à un futur lecteur ou spectateur l'envie de s'ouvrir à l'autre.

Je ne savais pas encore si ça deviendrait un livre ou un film. Je suis heureux que les deux existent aujourd'hui et que l'histoire de Mohammad puisse être entendue par le plus grand nombre.

On dit souvent qu'adapter, c'est trahir. Avez-vous le sentiment de vous être trahi vous-même, ainsi que l'histoire originale, en faisant ce film ?

Je ne voyais pas l'intérêt d'illustrer mon livre à la lettre. Dans la vie, Mohamad et ma mère sont vraiment des gens généreux et gentils. Et moi aussi, je suis un type plutôt sympa... Avec de tels personnages, j'avais de grande chance de faire un film très ennuyeux ! (Rires) Il fallait s'éloigner du réel, et donc, en quelque sorte, oui, trahir, et le livre, et l'histoire vraie, pour les besoins de la narration : on a créé des conflits, des personnages antagonistes - le mien, par exemple, très hostile, très fermé au départ, et même celui de ma mère, beaucoup plus violente qu'elle ne l'est en réalité ! Et puis, au-delà des personnages, j'ai voulu assumer encore plus le côté politique de cette histoire. Ma France à moi est plus provocateur que le titre du livre (Mohammad, ma mère, et moi, nldr), il est donc plus à même de susciter le débat. Ma France, à moi, elle est solidaire et accueillante. Le geste de ma mère raconte cette France-là. J'aime l'idée d'un pays, comme un ensemble, une mise en commun de forces progressives. Je déteste, en revanche, la façon dont certains confisquent le concept de nation pour en faire un moteur de domination et d'exclusion.

Parlez-nous de vos acteurs... A quel moment avez-vous pensé à Fanny Ardant, pour jouer votre mère ?

Tout de suite. Comme ma mère, elle est bourgeoise et anticonformiste à la fois, hyper fantasque derrière une apparence très classique... Elle a accepté



le projet dès la lecture du livre. Mais, à cause du confinement, le film a mis plusieurs années avant de trouver son financement. À chacun de mes retours de New York, nous prenions rendez-vous. On a eu le temps d'apprendre à se connaître. On parlait un peu du film, beaucoup de cinéma et de la vie en générale. Petit à petit, nous sommes devenus amis. Donc quand le tournage a commencé, j'avais déjà apprivoisé la bête ! (Rires) Ce qui ne m'a empêché, la première fois que je l'ai vue sortir de la loge maquillage, d'être ému et intimidé... Tourner avec Fanny est un bonheur de tous les instants. Elle est professionnelle et inventive à la fois. Même en pleine nuit, par moins deux degrés, en escarpins, elle s'amuse. Jamais aucune plainte, aucune exigence déplacée. C'est fascinant, avec un tel nombre de films derrière elle, qu'elle continue à prendre autant de plaisir... Notre sens de l'humour commun nous a permis de désamorcer beaucoup situations. Nous avons beaucoup ri pendant ce tournage. Vivement le prochain.

Comment avez-vous rencontré Nawid Elham, qui incarne Mohammad ?

Quand j'ai dit à Mohammad que le livre racontant son histoire allait devenir un film, il était euphorique. Tout de suite, il m'a demandé de trouver un acteur hazara pour jouer son rôle - il tenait à ce que l'histoire de son ethnie, persécutée pendant des siècles par les Pachtounes, apparaisse dans le film. Je lui ai promis, ce qui a énormément compliqué le casting. Il fallait trouver un jeune gars, d'une vingtaine d'années, qui parle français mais pas trop, qui ait ses papiers pour pouvoir travailler, et qui ait le sens du jeu. Ma directrice de casting, Aurore Broutin, grâce à Internet et aux réseaux sociaux, a pu récupérer le profil de 400 candidats potentiels. Elle en a rencontré une cinquantaine, et nous avons fait passer des essais filmés à une vingtaine d'entre eux. Nawid est

tout de suite sorti du lot. A l'époque, il travaillait dans une pâtisserie à mi-temps et venait passer ses matinées au bureau pour travailler le texte avec Aurore. Au bout de trois mois, il connaissait le scénario par cœur... Au début du tournage, il était très impressionné mais il a gagné en assurance semaine après semaine. Le plan de travail respectait autant que possible la chronologie de l'histoire pour que sa confiance et celle du personnage évoluent en même temps.

Bertrand Mouly est le chef-opérateur de tous vos films. Comment l'avez-vous rencontré ?

Après des études de cinéma à New York, je suis rentré en France avec un projet de court métrage. En attendant de pouvoir le réaliser, j'ai travaillé comme assistant sur des tournages de pubs. J'y ai rencontré le directeur de la photo Darius Khondji, de quinze ans mon aîné et déjà célèbre. Nous avons sympathisé et je lui ai proposé d'éclairer mon film. Il m'a conseillé de plutôt trouver quelqu'un de mon âge, sortant de l'école, avec qui je pourrais construire une histoire commune. C'est exactement ce qu'il s'est passé avec Bertrand.... Courts, longs, documentaires, séries, nous avons tout fait ensemble. Nous sommes comme deux frères, deux meilleurs amis, on se connaît par cœur, ce qui nous permet de gagner beaucoup de temps. Sur ce film, nous avons décidé de tourner en scope, avec une image désaturée, pour faire un petit pas de côté par rapport au réel : cette histoire est un conte de fée moderne, la lumière devait être légèrement décalée, pour en faire un objet cinématographique, pas un documentaire.

Parlez-nous de la musique du film ?

C'est mon fils, Aurélio, qui l'a faite, à tout juste 21 ans. C'était un pari osé. L'idée est venue d'un album de musique électro qu'il a composé il y a quelques années à l'époque où il étudiait la musique de films au Berklee College of Music de Boston. J'ai énormément écouté ses morceaux pendant l'écriture du scénario. Du coup, je lui ai demandé de me proposer des variations, très en amont, autour des thèmes que j'aimais le plus. Il est très bon mélodiste. Tout de suite, j'ai compris que ce qu'il me proposait collerait parfaitement à l'histoire que je voulais raconter. L'émotion était là. Aurélio avait déjà signé la musique de quelques courts-métrages mais c'était la première fois qu'il s'attaquait à un projet aussi ambitieux. Il a été entouré d'une équipe extrêmement bienveillante. Au final, je suis comblé par le résultat. J'adore l'idée de travailler en famille. J'ai fonctionné comme ça, de film en film, avec une bande de techniciens, de comédiens, toujours les mêmes, qui sont devenus des amis ; et puis Eléonore qui co-écrit et qui joue dans tous mes films ; et les enfants qui sont toujours dans les parages... J'ai grandi dans une famille très soudée, et je crois que je reproduis ça dans ma vie, comme dans mon travail. J'aime l'idée qu'un film ne s'arrête pas à un tournage, qu'on se voie avant, qu'on se retrouve après... Ça crée une belle dynamique : quand la caméra commence à tourner, on est tous nourris d'une histoire commune.



Entretien

ELEONORE POURRIAT

Vous co-écrivez toujours les scénarios des films de Benoit Cohen. Pourquoi ?

Parce que c'est le pacte de départ ! Quand on se rencontre, il y a près de trente ans, qu'on a, l'un et l'autre, des envies de cinéma, on se dit : « on écrit à deux, moi, je joue, et toi, tu réalises ». C'est ce qu'on a fait dès Les Acteurs anonymes, et puis on a continué, pour Nos Enfants chéris, on a rempli pour Qui m'aime me suive, etc... On s'inspire toujours de ce qu'on vit, donc on va dire qu'on connaît bien le sujet (Rires). Et puis on s'entend bien, on est assez complémentaires : Benoit imagine d'emblée la façon dont il va mettre en scène les situations, moi, je structure et je dialogue. Le ping-pong est toujours bénéfique, dans l'écriture : on gagne vraiment en efficacité. Ce qu'on aime, fondamentalement, Benoit et moi, c'est de tout mélanger : le travail est au cœur de nos vies, et la vie est au cœur de notre travail. On est assez fusionnels, toujours en train d'imaginer des projets ensemble - d'ailleurs, je parlerais plutôt de « création » en général, que de

travail... Benoit est un homme de tribu, il tient ça de ses parents, qui ne se quittaient pas et qui avaient monté leur boîte ensemble. Avec lui, ses techniciens qui deviennent ses amis, nos enfants qu'on a mis dans la marmite, les comédiens qu'on retrouve toujours ou presque, c'est une complicité de tous les instants : j'adore ça.

Qu'est-ce que ce scénario avait de spécifique ?

C'était l'adaptation d'un livre de Benoit, dont l'un des personnages principaux était ma belle-mère, et qui était écrit comme une chronique... C'était un peu périlleux. Il fallait tordre la réalité pour apporter la dramaturgie voulue, et donc faire très vite abstraction des personnes : envisager, plutôt, des personnages, à même de produire des conflits plus exacerbés que dans la réalité. Mais cela implique de trahir un livre, trahir un récit, et trahir des proches, quand même ! (Rires) Mais sans les égratigner non

plus... La distance nécessaire à prendre n'était pas évidente, pour Benoit, c'est aussi pour ça qu'il m'a demandé de travailler avec lui sur le film - c'est toujours plus facile d'écrire sur sa belle-mère que sur sa mère... Je m'entends très bien avec Marie-France. Certes, il fallait zoomer sur ses aspérités, mais en soi, elle est déjà un personnage : ce que j'aime c'est qu'elle n'a absolument pas peur de la vie. En ça, elle est admirable. C'est comme ça qu'elle a accueilli Mohammad, d'ailleurs, sans hésitation, ni appréhension. Pour moi qui viens d'une famille où on a plutôt peur de tout, où on dit a priori « non », rencontrer une femme qui, a priori, dit « oui », c'est merveilleux. Et très inspirant.



Comment avez-vous travaillé le personnage de Reza, inspiré par Mohammad ?

J'ai très vite laissé de côté toute la partie documentaire, sur l'Afghanistan, qui existait dans le livre, pour des raisons de budget. J'ai appelé Mohammad et je lui ai proposé de le réinterroger sur sa trajectoire. Pour travailler sur les enjeux du personnage, je voulais remonter à la source de son histoire intime. En cela, j'ai une approche un peu plus psychologique que Benoit, qui est, lui, plus factuel. J'ai eu besoin de défricher, qu'il me raconte l'enfance, ses parents, sa famille, tout un tas d'éléments qui ne seraient pas dans le film, mais qui me permettaient de comprendre ses motivations, de le connaître en profondeur, et, comme pour le personnage de France, de ne jamais le juger, mais d'être au contraire, toujours, dans l'empathie. C'est ce qui m'intéresse. Planter les petites graines de l'intime, et là, l'émotion peut naître. Ce travail leur donne une complexité intéressante : France n'accueille pas Mohammad simplement par bonté d'âme, par exemple.

Alors pourquoi le fait-elle ?

Ça fait partie d'une des petites distorsions de la réalité que je me suis autorisée pour les besoins du scénario. En situant la mort du mari de France juste avant l'arrivée de Reza, on comprend que si elle lui ouvre la porte, si elle est tellement disponible à l'autre, c'est aussi parce qu'elle a du mal à vivre seule. Après, un vrai lien va se nouer entre les deux personnages, et c'est ce qui est beau dans cette histoire... Mais la motivation première n'est pas l'altruisme pur.

Le personnage de Benoit est aussi très malmené... Comment y êtes-vous parvenue ?

C'était beaucoup plus facile avec mon co-scénariste qu'avec sa mère ! De toute façon, on ne pouvait rien faire de très intéressant, narrativement, avec les vrais frères Cohen, tous plus gentils les uns que les autres (Rires). Il fallait un opposant, et il fallait y aller franco. Donc on a imaginé Joseph, travaillant dans la finance, et clairement hostile à Reza au départ. On s'est amusés à glisser quelques clins d'œil à Benoit, ici ou là, dans des détails, comme le fait qu'il vive à New York, par exemple. Mais c'est plus sur le fond, sur la manière dont il finit par nouer une relation, quasi fraternelle, avec ce jeune Afghan qu'il ressemble à Benoit : quand ils marchent en forêt, tous les deux, qu'il l'invite à suivre son intuition, à écouter son désir... Il lui donne les clés pour vivre sa vie, et ça, c'est très Benoit.





Entretien **FANNY ARDANT**

Quand Benoit Cohen vous a proposé le rôle de France, vous n'avez pas hésité. Pourquoi ?

Parce que tout m'a plu, dans ce projet ! Il y avait à la fois quelque chose de très romanesque, et de très humain. Avant toute chose, moi, ce que j'aime, au cinéma, c'est qu'on me raconte des histoires. Que cette histoire soit vraiment arrivée à sa mère, avec ce qu'il faut d'humanisme, de générosité, et d'aventure, ne pouvait que me donner envie d'y aller. J'aime les fables, et c'en est une : Benoit, lui, a injecté de l'aventure, dans des détails très concrets – une salle de bain, un petit déjeuner, des engueulades... Et il a réussi à faire un film aussi intime que politique.

C'est aussi la dimension politique, du film, qui vous a plu ?

Tout est choix, et donc tout est politique... Mais je déteste les films à message, quand ils sont faits explicitement pour rendre le spectateur meilleur : le prosélytisme, l'idée du Bien et du Mal, les gentils d'un côté et les méchants de l'autre, c'est non. Je n'aime pas rentrer dans le rang, ni qu'on pousse les gens à le faire. En revanche, aucun curé n'aurait jamais pu me construire, comme le cinéma ou la littérature l'ont fait : je me suis forgé une morale à travers les films que j'ai vu et les livres que j'ai lu. Si l'histoire te propose de changer le monde, alors d'accord... A partir du moment où il y a du romanesque. Don Quichotte rêve de changer le monde, et moi j'aime Don Quichotte.

Vous aussi, vous voudriez changer le monde ?

Je suis moins généreuse que Benoit. Moi, mon rêve un peu fou, pour cette société, c'est de la détruire, pas d'en faire partie. Je crois que je n'aime ni la normalité, ni les bonnes notes. J'aime tout ce qui sent le soufre, en revanche... Et j'aime les personnages complexes, pas les bisounours. J'ai joué Médée, j'ai joué Lady Macbeth, et ce sont des femmes que j'aime, malgré toute leur dureté ou leurs atrocités. Je les aime, alors je peux rentrer dans mon personnage, foncer, sans hésiter.

Qu'est-ce qui, dans le personnage de France, vous a séduit ?

J'adore la lutte, la dialectique, les natures intenses... Et je pars du principe que l'autre est intelligent, c'est pour ça qu'il me passionne. France est comme ça : elle est vive, elle est rapide, elle peut être brutale, parce que la vie, pour elle, est un combat. Elle a traversé des choses difficiles, mais refuse de rester passive, quoiqu'il lui en coûte. Alors elle est cash, et pas toujours sympa, même. Elle

n'avance pas la tête penchée, elle n'est pas dans la compassion, elle n'est ni une sainte, ni une ermite. Mais moi, j'aime les êtres contradictoires, qui sont l'ombre et le soleil à la fois. Ce que je n'aime pas, ce sont les donneurs de leçons. France ne l'est absolument pas : j'ai aimé être elle. A tel point que j'ai voulu connaître Marie-France – jouer la mère de son réalisateur, c'est quand même fascinant (Rires) Habituellement, je ne vois pas les films dans lesquels j'ai joué, pour garder, intact, le rêve que j'ai vécu... Là, je suis allée à la projection de « Ma France à moi » pour la rencontrer. Je vois cette femme, qui a fait toutes ces choses incroyables que raconte le film, qui est d'une générosité magnifique, je la trouve sublime, je la trouve vraie, et je me dis : mais je suis qui, moi ? Une actrice...

Et travailler avec Benoit Cohen, c'était comment ?

Je ne raisonne jamais en terme de « travail », je n'aime pas ce mot là... Pour moi, être actrice, faire du cinéma, c'est de l'artisanat. Et de l'instinct. Et de la magie... C'est pour ça que, sur un plateau, je ne vais jamais au combo : là, tu retombes dans la réalité, et ça, je ne veux pas. Mon seul luxe, c'est de n'accepter que des films que j'ai vraiment envie de faire – les films peuvent ne pas marcher, et ça peut être considéré comme un mauvais choix, mais je m'en fiche : sur le tournage, j'ai été heureuse... Si j'ai aimé le rôle, le film, l'histoire, je vais pouvoir me laisser embarquer dans la folie d'un réalisateur : je me sens un peu comme un chien, dans une forêt, dans l'obscurité... J'avance, intuitivement avec quelqu'un qui ne pense pas à ma place, non, mais qui élague sur ma route, qui déblaye le terrain. Un réalisateur, c'est ça.

Il est comment, alors, comme réalisateur, Benoit Cohen ?

D'abord il est extrêmement courtois. Et il a beaucoup d'humour, et pour quelqu'un, qui, comme moi, s'énerve vite, c'est plutôt bienvenu (Rires) ... Et puis j'aime les gens passionnés, convaincus de ce qu'ils veulent obtenir, et prêts à se battre pour, même si c'est un détail, et Benoit est comme ça. Tout à coup, quand la scène ressemble exactement à ce qu'il veut, c'est la magie d'un type qui arrive à faire une céramique ou un tapis – c'est pour ça que je parle d'artisanat. Benoit, lui, cherchait toujours la nuance. Je sentais, à ses indications de jeu, à ce qu'il voulait comme cadre, comme plan, comme lumière, qu'il voulait faire un film très graphique : c'était un objet cinématographique, pas un documentaire, et ça aussi, ça me plaisait. Le cinéma doit capter le réel, pour le transformer, et proposer une autre vision du monde : c'est le regard artistique qui fait que la réalité prend un sens, sinon, la vie est une sorte de fleuve qui s'écoule, sans relief, sans à coups, et ça n'est pas franchement intéressant.

Quels souvenirs gardez-vous du tournage ?

Rien n'est jamais acquis, sur un tournage. Entre le chef opérateur, le metteur

en scène, les acteurs, ce sont des équations complexes, sans arrêt, et il n'est jamais dit que ça fonctionne. Benoit a su s'entourer d'une équipe de gens intelligents, sympathiques, soudés, que j'aimais beaucoup. Et c'est fondamental : j'ai toujours vécu un tournage comme un temps privilégié qui ne reviendrait jamais. En tous cas, pas dans cette équation là, avec ces gens, ce rythme, cette ardeur... Chez moi, ce « never more », c'est une obsession. Un peu comme les grandes vacances, quand on est enfants : moi qui détestais tellement l'école, je me disais qu'il ne fallait pas gâcher un seul jour de l'été. Un tournage, c'est pareil : ça dure cinq à six semaines, c'est très intense, et puis c'est fini, à jamais.

Nawid Elham est un acteur non professionnel. Est-ce que ça a changé quelque chose, pour vous ?

Pas du tout. Pour moi, sur un tournage, les metteurs en scènes, les acteurs, tout le monde, recommence à zéro – à part les crétins (Rires). Et toute autorité peut être discutable. Donc il n'y a pas d'échelle de valeur, de comportement qui varie, en fonction du partenaire. Nawid était un peu intimidé, quand je lui parlais, au début. Mais ce jeune homme craintif, vulnérable, c'était exactement le rôle. Et puis, moi aussi, je suis vulnérable quand on commence à tourner : on revient sur une terre vierge, il faut tout replanter, tout refaire pousser. Et moi, j'ai le trac. C'est fou parce que moi, je le sais. Mais je vois bien que, quand les gens me regardent, ils voient autre chose, quelqu'un qui n'est pas moi... Souvent, on me dit : « vous me faisiez peur ». Mais peur de quoi ? Que je vous mette une claque ? (Rires) J'aime les gens qui n'ont pas peur de moi. Parce que j'aime qu'on puisse se colleter. Et Benoit n'a pas eu peur de moi.



Qu'avez-vous ressenti, l'un et l'autre, quand vous avez vu le film ?

M.E. : Excité, bien sûr : voir ton histoire sur grand écran, ça n'arrive pas tous les jours ... Très reconnaissant, aussi, envers Benoit et Marie-France, de m'avoir permis de vivre tout ça... Et puis je me suis senti très vulnérable : ça n'a pas été facile, pour moi, de partager une part importante de ma vie avec le grand public. J'avais une pudeur à dépasser, mais Marie-France et Benoit m'ont réappris à faire confiance. Et puis je me suis dit que cette histoire devait être partagée : quand France arrive à surmonter ses peurs et accueille un inconnu à bras ouverts, quand Reza, tout fermé, tout cassé, réapprend à se laisser aller, et quand les deux se rejoignent, ça crée une histoire magnifique. Elle est inspirante, je pense : elle raconte à tout le monde l'importance de se faire confiance. Après, bien sûr, le film est moins fidèle à l'histoire vraie que le livre, mais je comprends, et même, j'aime la vision créative de Benoit. France est plus dure, plus brutale que Marie-France... Mais l'histoire de Science Po, c'est vrai : Marie-France a été sévère avec moi, parce qu'elle ne voulait pas que je me brûle les ailes, et moi, j'avais vingt-et-un ans, j'avais besoin de quelqu'un pour me protéger – en France, je ne connaissais absolument personne ! Reza aussi, sur des détails, est différent de moi. Mais son essence, c'est moi : quand il arrive, il est tellement fragile... Et en même temps, il marche sur la lune, il a de grands rêves, un peu fous... Les émotions, dans le film, les expériences fondamentales des personnages, sont exactement celles que j'ai vécues.



N.E. : Pour moi, c'était un truc de dingue ! Je n'avais jamais imaginé qu'un jour, j'allais jouer dans un grand film, pour raconter cette histoire incroyable, avec des gens comme Benoit ou Marie-France, qui sont capables de donner tellement d'amour et de gentillesse... Ça, ça fait beaucoup de bien, parce que même quand ton histoire est difficile, tu peux croiser des gens comme ça sur ta route. Mohammad a vécu des choses terribles, beaucoup plus dures que moi, mais quand même : ça se ressemble un peu, alors je le comprends. Et je comprenais Reza, en lisant le scénario. Tout ce qu'il vivait, ça me touchait. Moi, ça m'a montré un chemin : aujourd'hui, j'ai l'envie, j'ai la force de continuer ce métier. Je n'y avais jamais pensé avant, mais quand le tournage a commencé, je me suis dit : je veux faire ça ! Depuis, je prends des cours de théâtre et de cinéma, grâce à Benoit. Ce film a vraiment changé ma vie, aussi parce qu'il m'a donné de l'espoir.

Racontez-nous votre première rencontre avec Benoit Cohen...

N.E. : C'est une amie qui m'a envoyé le message que Benoit avait posté sur Facebook. Il cherchait un Hazara d'une vingtaine d'années, pour jouer un réfugié dans un film. Elle me dit : « c'est pour toi ». Moi, à ce moment-là, je travaillais l'après-midi dans une pâtisserie, et je cherchais quelque chose pour occuper mes matinées. J'ai postulé tout de suite, et j'ai fait deux essais, dont un avec Benoit. Trois semaines plus tard, on m'appelle pour me dire que je suis pris : j'étais si heureux, je n'y croyais pas... Et puis Benoit a continué à me guider, avant et pendant le tournage, pour que j'y arrive : sa bonté est sans limite, j'étais choqué !

M.E : c'était chez Marie-France. Il a tout de suite été très doux, très gentil avec moi – pas du tout comme dans le film (Rires) J'avais l'impression qu'il voulait me protéger, un peu comme un grand-frère. Moi, au début, j'étais fragile, je gardais mes distances, j'avais une espèce de carapace, même avec eux... Benoit a compris, et il l'a respecté - ça, j'ai aimé... Et puis on a commencé à discuter, et un jour, il m'a dit : « si tu as envie de parler avec moi, peut-être qu'on peut faire quelque chose de ton histoire ». J'ai pris le temps de réfléchir. Je n'avais jamais raconté toute ma vie à personne, j'avais peur de me souvenir, peur de partager toutes ces choses si intenses, si intimes avec un quasi-inconnu : qu'est-ce qu'il allait en faire ? Qu'est-ce qu'il allait en comprendre ? Comment est-ce qu'il allait en parler ? En fait, je me demandais vraiment pourquoi ça l'intéressait... Mais j'ai fini par le faire. En deux ans, je n'avais rien raconté de moi, et là, d'un coup, j'ai craché toute ma vie.

Votre histoire a d'abord donné un livre, « Mohammad, ma mère, et moi ». Quel effet est-ce que cela vous a fait ?

M.E. : il m'a fait réfléchir... Il m'a aidé à accepter mon parcours, à mesurer ma force, et ma persévérance : je me suis vu autrement. Mais les Cohen aussi, je les ai vus autrement. Leur histoire, je ne la connaissais pas. Se raconter nos vies, ça a équilibré nos relations. J'ai eu l'impression d'être dans un rapport plus horizontal, avec eux, et surtout, plus profond.

Comment êtes-vous arrivés en France, l'un et l'autre ?

M.E : je ne pouvais pas, et je ne voulais pas rester en Afghanistan. Athée, dans un pays radical islamique, je n'y trouvais pas ma place. Et puis comme tous les Hazaras, ma famille et moi vivions dans des conditions très difficiles. J'étais interprète anglophone pour l'armée française, quand, en 2012, François Hollande a annoncé le retrait des troupes françaises. Les interprètes afghans pouvaient être aidés à quitter le pays, mais les talibans ne voulaient pas les laisser partir : ils les ont mis sur une liste noire, pour les arrêter, et les exécuter. Donc il fallait vraiment que je parte. Deux ans plus tard, sous la protection du HCR, j'ai obtenu mon visa, et après une étape au Sri Lanka, je suis arrivé en France, sans parler un mot de français, avec personne à prévenir en cas d'urgence – à chaque formulaire administratif, la case restait vide... La suite est dans le film : le centre d'hébergement, Marie-France, Science Po au Havre etc. Quand David Robert, le co-directeur de « J'accueille » est parti en mission en Ukraine pour aider d'autres ONG à lancer leur programme d'hébergement citoyen, il m'a proposé de l'accompagner : je sais ce qu'ils font, je l'ai vécu. J'ai vu comment ils changent la vie des gens, j'ai vu comment ils font bouger les lignes dans la société : je ne pouvais pas dire non. Aujourd'hui, je travaille pour « J'accueille », et la boucle est bouclée !

N.E. : j'ai quitté l'Afghanistan à quatorze ans. C'est mon père, qui voulait que je parte. Il ne voyait pas d'avenir pour moi, et il avait raison : les Hazaras étaient

persécutés, il y avait des attentats anti-chiites partout, des explosions tous les jours, des morts tous les jours... Donc avec trois amis, on est partis vers l'Europe, entassés dans un bus – je suffoquais, c'était horrible ! En Autriche, les policiers qui nous ont contrôlés ont vu, sur ma carte d'identité, que j'étais mineur. Ils m'ont trouvé un foyer, où j'ai passé plus de quatre ans. A ma majorité, ils ont voulu me renvoyer chez moi : j'avais appris l'allemand, ils me disaient que je pouvais être utile à mon pays. Mais moi, je savais que j'y serais en danger, je ne voulais pas rentrer ! Des familles autrichiennes que je connaissais se sont assises ensemble, ont discuté, et ont trouvé dans quel pays je devrais aller : la France. J'y suis arrivé en 2020, à dix-neuf ans. J'ai passé deux semaines dans la rue, avec deux amis, avant de trouver un foyer pour dormir. J'y suis resté un an et demi, et quand j'ai trouvé ce travail dans une pâtisserie, j'ai pu avoir mon propre logement.

Vous vous souvenez de votre première rencontre, à tous les deux ?

M.E. : je me suis dit : « ah, mais je dois être beau gosse, en fait ! » (Rires) C'est Benoit qui m'avait demandé de rencontrer Nawid avant le tournage : il voulait que je lui raconte mon histoire dans notre langue maternelle, pour lui transmettre peut-être plus d'émotions, ou de détails que ce qu'il avait eu jusqu'ici. Et ça fait du bien de parler de ce que tu as vécu, pour une fois, dans ta langue à toi, à quelqu'un qui peut le comprendre parce qu'il a vécu des choses semblables... Moi, j'étais très heureux que Nawid soit Hazara, comme moi. Notre peuple, depuis deux siècles, subit des oppressions, des humiliations, des discriminations systématiques – et même un génocide. C'est un peuple qui a surmonté tant de difficultés et qui a apporté tant à l'Afghanistan : on ne peut pas faire comme s'il n'existait pas.

N.E. : Quand Mohammad m'a raconté son histoire, j'ai eu envie de pleurer. Tous les réfugiés rêvent de vivre la même chose : il cherchait juste un lit pour dormir, et il se retrouve dans un hôtel particulier... Waouh, quelle belle étoile ! Aujourd'hui, on s'entend vraiment bien. On est même devenus amis.





Entretien

DAVID ROBERT

CO-DIRECTEUR DE GÉNÉRAL DU PROGRAMME « J'ACCUEILLE »

Parmi toutes les rencontres que « J'accueille » a provoquées, en quoi celle de Reza/Mohammad et de France / Marie-France est-elle vraiment hors norme ?

Avant tout, c'est Marie-France, qui est exceptionnelle. De tous nos accueillants, c'est la seule à avoir un hôtel particulier ! Nous, on a plus l'habitude de travailler avec des enseignants, des médecins, quelques hauts-fonctionnaires... Avec une légère surpondération chez les 40/60 ans, parce que l'aîné vient de quitter la maison et qu'il ou elle laisse une chambre vide. En général, quand les accueillants se lancent, ils le font à deux. Une personne plus âgée, seule comme Marie-France, qui n'a pas peur d'ouvrir à un inconnu une maison comme la sienne, c'est rarissime. Mais Mohamad est tout aussi exceptionnel. C'est un jeune homme avec une immense ambition intellectuelle, il a décidé que la connaissance serait son chemin vers la liberté : ça, c'est vraiment sa spécificité. Il a un engagement politique très fort, et un sens du business pas très développé. Marie-France, c'est plutôt l'inverse. Mais le lien, entre accueillants et accueillis se crée toujours sur des affinités très subtiles, et authentiques.

C'est à dire ?

D'abord, il faut du temps pour s'approprier. L'accueillant, et plus encore l'accueilli, apprennent petit à petit à se faire confiance. L'accueillant va avoir tendance, au départ, à se poser en sauveur. Il met immédiatement à disposition de l'accueilli son réseau, sa connaissance du terrain, tout un confort affectif et matériel qui va être précieux... A condition d'y aller mollo. Et de ne pas attendre de l'accueilli qu'il donne tout de suite, en retour, les gages de sa motivation - qu'il prenne 36H de cours de Français par semaine, qu'il trouve un petit boulot en parallèle, qu'il se fasse des amis, etc. Pour l'accueillant, le chemin de l'intégration paraît tout tracé, évident, et il faut que ça aille vite : sa « récompense », c'est que son aide soit instantanément mise à profit. Oui, mais en face, il y a des histoires compliquées, des deuils à faire, un sentiment de redevabilité immense pas toujours facile à accepter - en tous cas, au début. Alors, souvent, ce que l'accueillant reçoit, c'est d'abord un silence gêné, qui dit : « la seule chose que je peux te donner, c'est ma confiance ». Et ça, c'est difficile à comprendre. Quand France explose parce que Reza veut faire Science Po, quand elle lui dit « tu iras travailler dans le café de mon amie, et tu auras un salaire à la fin du mois », pour lui, c'est extrêmement violent. C'est de la maladresse, et c'est ok : ce que le film montre très bien aussi, c'est que l'accueillant parfait n'existe pas. Parce que nouer une relation du jour au lendemain avec un inconnu, ça n'existe pas. Qu'un étranger vienne s'installer chez nous, ça n'est pas évident : tout, au début, paraît bizarre. Il faut pouvoir se le dire pour ensuite le créer, ce lien.

Comment fonctionne votre programme ?

Depuis 2015, on a permis à plus de mille trois cents personnes d'être accueillies, principalement venues d'Afghanistan, de Syrie, d'Irak, du Soudan - ou d'Ukraine, tout récemment. Tout commence assez simplement, en s'inscrivant sur le site de « J'accueille », dont vous trouvez d'ailleurs l'adresse à la fin du film. (www.jaccueille.fr) Aux candidats, on impose deux heures de formation - et là, on en perd déjà la moitié ! (Rires) On répond à toutes leurs questions. Aux accueillants, comme aux accueillis, on explique les fondements de la relation : les accueillants ne sont pas vos parents, leur maison n'est pas un hôtel... Et les accueillis ne sont pas vos enfants, ils ont une intimité et une autonomie à respecter, etc. Il y a un cadre, précis, et une charte de cohabitation signée par les deux parties : ce sont trente questions à se poser dans les deux premières semaines pour éviter toutes les crispations possibles. Par exemple : est-ce qu'il t'arrive de rentrer tard ? Parce que ma chambre est juste à côté de l'entrée, et j'ai le sommeil très léger... Tous les détails du quotidien sont abordés, c'est le meilleur moyen de s'adapter rapidement l'un à l'autre. Si, une semaine après cette formation, les accueillants potentiels sont toujours motivés, ils viennent nous le confirmer. Pour ceux qui restent, il y a un nouveau formulaire à remplir, qui porte plutôt sur les loisirs, les goûts, les plaisirs de chacun. Est-ce que vous cherchez quelqu'un avec qui courir le dimanche matin ? Ou alors, vous êtes

musicien, et vous aimeriez rencontrer quelqu'un qui le soit aussi ? Ça, c'est idéal pour avoir, tout de suite, des affinités et un sujet de conversation. De notre côté, on imagine qui pourrait facilement s'entendre avec qui, et on organise une première rencontre dans un lieu neutre. Après, l'accueil se fait sur des périodes allant de trois mois, à un an. Souvent, une personne accueillie ira passer six mois dans deux familles successives. Parce que six mois, c'est par exemple le temps d'un programme Erasmus. On a souvent entendu : « notre fille nous a dit, « je pars, mais prêtez ma chambre à quelqu'un qui en a besoin, pendant ce temps » ... ». Et la base, c'est que cette chambre puisse se fermer, pour le bien être, et le respect de l'intimité de chacun.

Au fond, l'idée de « J'accueille », c'est quoi ?

Si vous vous trouvez des intérêts communs, alors vous pourrez sortir de la relation aidant / aidé, pour permettre à tous de gagner en autonomie. La relation redevient horizontale. Il faut se rappeler qu'on parle de personnes à qui on rappelle toujours qu'elles sont aidées, partout, on les appelle « bénéficiaires » ... comme si elles ne pouvaient que recevoir et pas donner. Chez nous, ce sont des personnes accueillies, et c'est différent. C'est aussi pour ça qu'on se charge de tout ce qui peut être pénible – l'administratif et le social. On essaie de réserver à l'accueillant un maximum de bons moments, aller au cinéma et

jouer à la pétanque : ce sont de vrais temps d'échange. Pour l'accueilli, rien n'est mieux que l'immersion pour apprendre le français.

Et qu'est-ce que cette expérience offre aux accueillants ?

En 2017, on leur a posé la question : « que retenez-vous de votre accueil ? » La première réponse nous a surpris, c'était : « je comprends mieux la société dans laquelle je vis ». Et oui, les accueillants doivent beaucoup décrypter pour la personne qu'ils accueillent : le fonctionnement des impôts, de la sécurité sociale, de tout notre système. Au fond, il se font une initiation ou une révision sur le droit, la politique, l'histoire, en accéléré. Ça nous a beaucoup surpris. Après, de façon plus prévisible, tous ont écrit : « je me suis fait un ami », « j'ai commencé à apprendre une langue » « j'ai découvert une autre culture... », etc. Ce que le film raconte très bien, c'est que toute forme de soutien est toujours valorisante socialement. En miroir, on dit souvent que les accueillis offrent aux accueillants une autre vision du monde. C'est cliché mais c'est vrai : les accueillants ont l'occasion de voir le monde autrement que par la fenêtre de leur cercle social immédiat, et ça n'est jamais facile ni évident de le faire, dans nos sociétés cloisonnées, alors c'est une richesse. D'ailleurs, ils le disent tous : au début, j'avais peur, mais en fait, c'était une évidence. Je me suis senti utile, aligné avec moi-même. C'est sans doute pour ça que la plupart des accueillants sont récidivistes...



FILMOGRAPHIE

Benoit Cohen

RÉALISATEUR

CINÉMA

Long métrage

2023	MA FRANCE À MOI
2013	TU SERAS UN HOMME
2009	LES VIOLETTE
2006	QUI M'AIME ME SUIVE
2003	NOS ENFANTS CHÉRIS
2001	LES ACTEURS ANONYMES
1996	CAMÉLÉONE

TÉLÉVISION

Série

2012	TIGER LILY - SAISON 1 France 2 Prix de la Meilleure série au Festival de La Rochelle 2012
2007-2008	NOS ENFANTS CHÉRIS SAISONS 1 et 2 Canal +

ROMANS

2023	FORMIDABLE - Flammarion
2021	LE PRIX DU PARADIS - Flammarion
2018	MOHAMMAD, MA MÈRE ET MOI - Flammarion
2017	YELLOW CAB - Flammarion



LISTE TECHNIQUE

Scénario original et dialogues
en collaboration avec

Librement inspiré de

1er assistant réalisateur

Scripte

Image

Lumière

Son

Musique originale

Décors

Costumes

Casting

Régie

Maquillage et coiffure

Directrice de production

Chef machiniste

Montage

Directrice de post-production

Produit par

Distributeur

Ventes internationales

Éléonore Pourriat et **Benoit Cohen**
Raphaëlle Desplechin et
Mohammad Ewaz

MOHAMMAD, MA MÈRE ET MOI
de **Benoit Cohen** aux éditions **Flammarion**

Thomas Colban

Karinne Lecoq

Bertrand Mouly

Sophie Lelou

Jean-Luc Audy

ACX

Ninon de la Hossieraye

Catherine Leterrier

Sophie Thurin

Nicolas Jarry

Mima Matsumura

Clotilde Martin

Alexandre François

Sophie Fourdrinoy

Morgane le Gallic

Vivien Aslanian,
Romain le Grand,
Marco Pacchioni,
Jean-François Camilleri
Raphaël Perchet

Pan Distribution

Other Angle Pictures

LISTE ARTISTIQUE

France

Reza

Évelyne

Lila

Helena

Avec la participation de **Pierre DELADONCHAMPS** dans le rôle de Joseph

Avec la participation de **Lionel ABELANSKI** dans le rôle de Marc

Fanny ARDANT

Nawid ELHAM

Élisabeth MARGONI

Suzy BEMBA

Aurore BROUTIN



UNE CAMPAGNE D'IMPACT AVEC L'ASSOCIATION

« J'ACCUEILLE »

J'accueille est une ONG spécialisée dans l'accueil de personnes réfugiées chez l'habitant. Notre philosophie, est de privilégier les vraies rencontres, l'échange autour de la langue, l'apprentissage mutuel des codes de chacun, selon les affinités... pour que ce soit le plus enrichissant possible pour tout le monde.

Depuis 8 ans, J'accueille a accompagné près de 1300 personnes réfugiées. Créée en 2015 par l'ONG SINGA, l'association s'est développée et est désormais présente dans 10 villes en France : Paris et l'Île de France, Lille, Lyon, Grenoble, Marseille, Montpellier, Toulouse, Bordeaux, Nantes et Rennes. En 2023, d'autres ouvertures de villes sont prévues à Saint Briec, La Rochelle ou encore Valence.

Le programme J'accueille s'adresse aux personnes ayant obtenu le statut de réfugié, sans distinction de genre, d'âge ou de nationalité. En effet, nous avons identifié que l'obtention de la protection internationale ne marque pas la fin d'un parcours migratoire. De nombreux obstacles restent à surmonter une fois l'asile obtenu afin d'accéder à une situation personnelle et professionnelle durable tels que : l'apprentissage de la langue française, la recherche de logement, la maîtrise des codes sociaux-culturels français ou encore l'isolement social fréquent. La période d'immersion que nous proposons, au sein d'un foyer français, permet de répondre à un certain nombre de ces freins.

Si les personnes accueillies sont les principales bénéficiaires de notre programme, nous considérons également que d'autres personnes en bénéficient : les accueillant.e.s, l'entourage des personnes accueillies et accueillantes, et toutes les personnes sensibilisées.

Rejoignez l'aventure MA FRANCE À MOI et participez à cette mobilisation exceptionnelle sur : www.jaccueille.fr





UNE PRODUCTION
MARVELOUS PRODUCTIONS
ECHO STUDIO

EN CO-PRODUCTION AVEC
SHADOWS FILMS
BELORIO FILMS
LES MÉLIADES
PROD LAB

EN ASSOCIATION AVEC
CINÉ +
AMAZON PRIME VIDEO
CINECAP 6
COFIMAGE 34

AVEC LE SOUTIEN DE LA
RÉGION ÎLE-DE-FRANCE

DISTRIBUÉ PAR
PAN DISTRIBUTION

SCÉNARIO ÉLÉONORE POURRIAT ET BENOIT COHEN EN COLLABORATION AVEC RAPHAËLLE DESPLECHIN ET MOHAMMAD EWAZ LIBREMENT INSPIRÉ DE MOHAMMAD, MA MÈRE ET MOI DE BENOIT COHEN ©ÉDITIONS FLAMMARION
1^{er} ASSISTANT RÉALISATEUR THOMAS COLBAN IMAGE BERTRAND MOULY SON JEAN-LUC AUDY ALEXIS DURAND DAMIEN BERA LAZZERINI MUSIQUE ORIGINALE ACX DÉCORS NINON DE LA HOSSERAYE COSTUMES CATHERINE LETERRIER DIRECTRICE DE PRODUCTION CLOTILDE MARTIN MONTAGE SOPHIE FOURDRINOY DIRECTRICE DE POST-PRODUCTION MORGANE LE GALLIC
PRODUIT PAR VIVIEN ASLANIAN ROMAIN LE GRAND MARCO PACCHIONI ET JEAN-FRANÇOIS CAMILLERI RAPHAËL PERCHET UNE COPRODUCTION MARVELOUS PRODUCTIONS ECHO STUDIO SHADOWS FILMS BELORIO FILMS LES MÉLIADES PROD LAB EN ASSOCIATION AVEC AMAZON PRIME VIDEO CINECAP 6 COFIMAGE 34
AVEC LE SOUTIEN DE CINÉ+ ET DE LA RÉGION ÎLE-DE-FRANCE EN PARTENARIAT AVEC LE CNC LA PROCIREP LANGOA LA FONDATION ROTHSCHILD ET PROARTI EN PARTENARIAT AVEC LA FONDATION LA FERTE ET FACT VENTES INTERNATIONALES OTHER ANGLE PICTURES DISTRIBUTION PAN DISTRIBUTION